

P.M.
FREESTONE

SHADOWSCENT

LE
PARFUM
DE L'OMBRE



La Martinière
FICTION j.

Shadowscent

P. M. Freestone

Shadowscent

Tome I : Le Parfum de l'ombre

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)
par Isabelle Troin

La Martinière **j.**
FICTION

Édition originale publiée par Scholastic Children's Books,
une marque de Scholastic Ltd, Londres.

© P.M. Freestone, 2019

Pour la traduction française :

© 2019, La Martinière Jeunesse, une marque des Éditions de
La Martinière, 57, rue Gaston Tessier, 75019 Paris.

ISBN : 978-2-7324-9106-6

Conforme à la loi n° 9-956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse.

www.lamartinierajeunesse.fr

www.lamartinieregroupe.com

*Pour Roscoe, Lauren et Amie :
sans vous, ces mots ne seraient
qu'une infime bouffée de parfum.*

1

RAKEL

CHEZ MOI, ça a toujours senti le feu de cuisine et les roses du désert qui n'exhalent leur parfum qu'au coucher du soleil.

Chez moi, ça a toujours senti l'eau – la seule source à des kilomètres à la ronde.

Je me penche à la fenêtre de ma chambre et inspire profondément la nuit. Lorsque vous craignez d'être sur le point de perdre une chose, vous saisissez toutes les occasions de la savourer.

C'est ici que Père s'est installé après la mort de ma mère. Une oasis sur la route de nulle part, semblable à deux mains en coupe protégeant une mare de l'avidité du sable. Des poissons y nagent. Des tortues, aussi. Des figuiers géants se dressent sur la berge, nous fournissant tous les fruits frais que nous pouvons consommer durant la saison et suffisamment d'autres pour tenir jusqu'à la saison suivante, une fois séchés. Il n'y a jamais de gaspillage. Ce n'est pas une existence luxueuse. Mais quand j'étais petite, Père a quitté la ville et l'armée de la province d'Aphoraï afin de m'offrir une enfance insouciante. Une vie au grand air que j'adorais.

Jusqu'à l'apparition de la Pourriture.

Aujourd'hui, chez moi, ça sent la mort imminente de Père.

Avec un soupir, je referme les volets et me glisse dans la pièce voisine.

L'épée d'officier en bronze est toujours pendue au mur, symbole du respect que Père inspirait autrefois. Mais que l'on vous méprise ou que l'on vous adore, une fois que la Pourriture s'est insinuée sous votre peau, vos lunes sont comptées. Il existe des moyens de prolonger votre espérance de vie, mais cela nécessite des zigs d'or, bien plus que je n'en gagnerai jamais en concoctant des parfums ou des baumes pour apaiser les piqûres de scorpions. Bien plus que ce que mes meilleures huiles florales me rapportent au marché noir de la cité d'Aphoraï.

Je ne possède qu'une seule compétence, ce qui ne me laisse qu'une seule possibilité. Du moins, c'est ce que je me dis en ouvrant discrètement le coffre au pied du lit de Père et en fourrant son sceau à l'intérieur de ma robe.

– Raketel ?

Mon cœur fait un bond dans ma poitrine. *Du calme. Il est dehors.* Je baisse le couvercle du coffre en guettant le cliquetis qui m'indiquera que la serrure s'est bien refermée, puis je me faufile à l'extérieur.

Tout le monde dort au village. Tout le monde, sauf Père. Je le trouve assis sur un tabouret haut contre le mur d'adobe. Il a construit notre maison en s'inspirant des méthodes militaires pour la rendre résistante à tout, hormis les séismes les plus violents. C'est grâce à ses expériences qu'elle tient toujours debout, alors que tant d'autres se sont écroulées.

Sa béquille en bois est posée à portée de sa main, son visage éclairé par les dernières braises du braséro. Des volutes d'encens à la bergamote s'enroulent autour de lui.

Les insectes nocturnes qu'elles sont censées repousser se sont éloignés depuis longtemps, mais Père aime l'odeur vivifiante de cette fumée. En temps normal, ce serait du gaspillage. Mais je sais que je deviendrais folle si je devais supporter la puanteur de ma propre chair pourrissante. Je m'approche de lui en respirant le plus superficiellement possible. Sur un ton léger malgré ma culpabilité, je lance :

– Tu n'arrivais pas à dormir ?

Père m'étreint brièvement en prenant bien garde à ce que seul le côté intact de son corps ne soit en contact avec le mien.

– Je n'ai plus d'écorce de saule.

– Je croyais qu'il nous en restait pour un mois.

Il hausse les épaules. Ça ne me dit rien qui vaille. Mais ça ne fait que renforcer ma détermination et rendre mon plan plus facile à mettre en œuvre.

– Je vais aller faire des courses en ville, dis-je sans mentir.

Père secoue la tête.

– Ne t'embête pas. Ça va aller.

– Ça va aller comme dans le sixième enfer !

– Ne jure pas.

Je tire la langue et louche dessus. Père glousse.

– Je ne pourrai pas t'empêcher de t'y rendre, n'est-ce pas ?

– Je ne crois pas. Et puis, j'ai déjà proposé à Barden de le ramener. Sa permission touche à sa fin.

Je hisse ma sacoche sur mon épaule et embrasse la joue mal rasée de Père.

– Tâche de te reposer, d'accord ?

Il acquiesce.

– Promis ?

– Promis.

Un bruit de pas dans le sable derrière moi. Juste au bon moment.

La ceinture et le kilt de Barden sont si neufs qu'ils sentent encore le thym utilisé par les tanneurs pour masquer l'odeur de pisse de pigeon de leurs cuves. Dessous, je hume une transpiration familière, recouverte par l'huile d'ambre que portent les gardes du palais aphorain pour ne pas offenser le nez des aristocrates. Je parie que la manière dont l'huile fait briller leurs muscles n'offense pas non plus les yeux des aristocrates. Barden a été admis dans les rangs de la garde, il y a quelques mois. L'entraînement quotidien a développé ses pectoraux, qui étaient déjà assez larges pour faire tourner la tête de la moitié des gens du village, comme s'il descendait d'Ashradinoran. Ce dont il a parfaitement conscience.

– Barden, dit Père en apercevant mon plus vieil ami. Tu retournes servir l'illustre gouverneur de notre province ?

Tandis qu'il lutte pour se lever, une légère note d'amertume perce dans sa voix : il servait l'Éraz d'Aphoraï avant même la naissance de Barden. Celui-ci s'avance pour lui offrir son bras et répond :

– Je ne dois pas traîner si je veux monter dans les rangs. Mais rien ne vaut le plaisir de passer du temps chez soi, ajoute-t-il, tournant la tête vers moi.

J'évite son regard en ajustant la sacoche de ma bandoulière qui n'en avait aucun besoin.

Une fois debout, Père s'appuie lourdement sur sa béquille. Le moignon de sa jambe gauche, amputée sous le genou, pend inutilement. Je plisse les yeux au clair de lunes. On dirait que ses bandages montent plus haut qu'hier. Il boitille vers la porte.

– Tu rentres demain soir, pas vrai ?

J'acquiesce en silence, craignant que ma voix trahisse mon mensonge. Une fois qu'il est rentré, je me tourne vers Barden.

– Tu es prêt ?

– Autant que possible.

Il me suit derrière la maison. Une jument et un hongre attendent de l'autre côté d'une barrière en bois, la tête pendante, une patte postérieure en appui sur la pointe d'un sabot.

Lil est la plus massive des juments qu'élève Père, encore plus grosse que son frère aîné qui se tient à côté d'elle. Père me l'a offerte pour mon douzième anniversaire. Elle ne m'a pas quittée durant les cinq tours écoulés depuis lors. Je lui ai donné le nom de la *lilaria* des histoires de nos conteurs parce qu'elle est plus noire que les démons des vieilles légendes, deux fois plus rapide et d'un caractère tout aussi infernal. Père a objecté que ça me porterait malheur. Mais à ce stade, je me moquais déjà bien de la Chance et de sa cousine la Bonne Fortune – toutes deux m'avaient déjà tourné le dos. Lil était un démon ? Alors nous étions faites l'une pour l'autre.

À présent, le démon se réveille. Lil s'approche de nous, les oreilles rabattues en arrière. Barden ralentit en la détaillant.

– Est-ce qu'elle va finir par s'habituer à moi ?

– Combien de fois t'ai-je dit que ça n'avait rien de personnel ? Elle n'aime personne.

À ce moment, Lil passe sa tête par-dessus la barrière et la fourre au creux de mon cou.

– Ouais, je vois ça.

Barden me tend son paquetage bourré à craquer.

– Par les relents, Bar ! Qu'est-ce que tu as mis là-dedans ?

Il hausse les épaules.

– Tu n'as toujours pas changé d'avis ?

Je secoue la tête en attachant son paquetage et ma sacoche à la selle de Lil. Une grande main se pose sur une des miennes.

– Il n'est pas trop tard pour accepter un poste de broyeuse d'encens, tu sais. Les lunes n'entreraient pas en collision. Tu finirais peut-être par t'y habituer.

Nous y revoilà. Barden pense que les choses sont ce qu'elles sont pour une bonne raison. Que chacun de nous a une place prédestinée. Que tout est écrit dans la roue stellaire bien que quiconque soit assez vieux pour avoir entendu parler d'elle. C'est l'une des rares choses sur lesquelles nous ne sommes jamais tombés d'accord. Je retire ma main et enfonce mes doigts dans la crinière de Lil, pressant ma joue contre son cou et inspirant son odeur tiède de cheval comme si je me cachais sous une couverture.

– Le salaire des rats de poudre suffit à peine à faire vivre une personne, répliqué-je en tournant mon regard vers la maison. Une personne *en bonne santé*. Je serai parfumeuse ou rien. Et je dois me faire embaucher maintenant. Père ne peut pas attendre un tour de plus.

La vérité de mes paroles fait frémir Barden, qui me prend par les épaules.

– Il y a d'autres moyens, Rakel. Je monte dans les rangs. J'envoie déjà la moitié de mes gages à ma sœur. Bientôt, je pourrai vous faire vivre aussi, ton père et toi.

Il se rapproche et me prend dans ses bras. Sa solidité familière me réconforte, même si je ne peux pas m'en remettre à lui pour résoudre mes problèmes. Le temps que ses ambitions portent leurs fruits, il sera peut-être trop tard.

– Tu ne serais pas obligée de prendre tant de risques, chuchote-t-il dans mes cheveux.

Je me raidis. J'adore notre village, mais ici, faire les choses à votre façon signifie que vous vous êtes égaré en chemin. Par contraste, les parfumeurs de l'Éraz sont récompensés pour leurs nouvelles créations – richement récompensés. Si j'étais l'un d'entre eux, je n'aurais plus à me préoccuper du prix des ingrédients les plus efficaces

pour ralentir la Pourriture et faire gagner du temps à Père. Je découvrirais peut-être de nouveaux remèdes. Et je pourrais décider moi-même de mon avenir au lieu de m'agenouiller dans la poussière d'encens pour recevoir la charité de Barden.

Celui-ci se redresse.

– Si tu refuses, est-ce que tu peux au moins me promettre une chose ?

Même si je trouvais la force de jouer les dures à cuire, je n'arriverais pas à le berner. Je lève la tête vers lui. Sa silhouette se découpe contre les lunes et les étoiles, et la nuit me dissimule son expression.

– Promets-moi d'être prudente, poursuit-il d'une voix rauque.

Il incline la tête et se penche vers moi, mais j'esquive.

– Il se fait tard, Bar. Il faut y aller.

Je saisis les rênes de Lil et cale un pied dans l'étrier. Avec un gros soupir, Barden se hisse derrière moi.

– Là, chuchote-t-il à mon oreille. Tu peux t'appuyer sur moi.

Malgré la tension grandissante entre nous, il reste mon meilleur ami. Mon *seul* ami. Et il a toujours gardé mes secrets. Je me détends contre lui. Nous avons une nuit et une journée de route jusqu'à la ville. Autant dormir un peu. Je ferme les yeux et murmure :

– Lil, évite d'éjecter Barden, tu veux bien ?

C'est dans ce genre de moment que je regrette de ne pas avoir un odorat ordinaire.

La cité d'Aphoraï n'est pas encore en vue mais déjà, la brise se faufile entre les dunes, nous apportant le parfum de ses rues. L'instant d'avant, le désert était calme – juste Barden, ma jument et l'odeur piquante du buisson d'acacia

qu'elle a foulé de ses sabots quelques kilomètres auparavant. Et soudain, je suis bombardée par des effluves de fruits secs, d'aisselles transpirantes, et toutes les odeurs aigres ou puantes entre les deux. Barden me presse l'épaule en un geste rassurant. Je ravale ma nausée et donne un léger coup de talon à Lil. Je dois être à l'heure à mon rendez-vous.

Le temple est le premier bâtiment qui apparaît par-delà les dunes. Sa pyramide surplombe la cité d'Aphoraï telle une bête ramassée sur elle-même, prête à bondir. C'est l'une des rares structures ayant résisté à des siècles de séismes, le fléau qui secoue régulièrement le sol de notre province. Les fidèles disent qu'il fut bâti par les dieux en personne. Pour que cette théorie ait le parfum de la vérité, il faudrait que la richesse et la servitude soient des divinités.

Lorsque Lil hennit et rejette la tête en arrière, je me rends compte que je me suis raidie des épaules jusqu'aux cuisses, et que ma main a machinalement saisi le médaillon d'argent dissimulé sous ma robe en lin. Je me penche pour lui flatter l'encolure.

– Désolée, ma belle.

Depuis cette distance, les prêtresses méritent leur titre : on dirait vraiment de minuscules oiseaux de feu qui gravissent la rampe principale du temple dans leurs jupes de plumes écarlates. Tandis qu'elles atteignent le sommet, une colonne de fumée bleue s'élève depuis le grand autel et se tortille jusqu'au ciel. Elle est suivie par une deuxième, blanche et aussi rare qu'un nuage en été. Puis une spirale orange, et une autre d'un vert poussiéreux.

Barden me donne un coup de coude à l'apparition de la dernière volute, d'un pourpre impérial. Par-dessus mon épaule, je lui demande :

– C'est quoi, ça ?

Il souffle.

– Aucune idée. Seuls les officiers sont au courant des affaires impériales.

– Ah ? Je croyais que le sergent de la garnison t'avait à la bonne.

– Pas à ce point.

– Tu n'es pas son genre, en fin de compte ?

Barden m'enfonce son doigt entre les côtes.

– Il s'attend à ce que j'épouse une gentille fille.

Je ricane :

– Ce n'est pas comme si tu étais l'aîné. Tu peux épouser qui tu veux.

Barden a la chance d'être le fils cadet, il n'est pas responsable de perpétuer la lignée familiale.

– Vraiment ? réplique-t-il.

Je soupire. J'aurais mieux fait de me taire.

Je cherche un moyen de changer de sujet quand la fumée cérémonielle parvient à mes narines, remuant les braises d'une colère longtemps contenue. Le temple contrôle la vie des fidèles à l'aide de règles et de rituels – et ce, dès votre premier souffle. Les ingrédients coûteux brûlés dans les braséros annoncent au ciel entre quels rayons de la roue stellaire vous êtes né, afin que les dieux entendent vos prières jusqu'à votre mort. Mais aucun encens sacré ne s'est consumé lorsque je suis venue au monde. Et je n'en ai aucun à utiliser lorsque je veux prier.

Menthe, cuir, romarin, sueur. Telles furent les premières odeurs qui me sont parvenues. Savon à la menthe, armure de cuir imprégnée de transpiration, huile à barbe fabriquée avec le romarin qui pousse toujours dans des urnes d'argile devant notre porte. L'uniforme de Père après le travail accompli chaque jour sur les terrains d'entraînement de la garnison. Ces quatre odeurs m'enveloppaient quand il me hissait sur ses épaules et que nous nous promenions sur les marchés lors de nos visites en ville. Très jeune, je

savais déjà les distinguer les unes des autres. Elles étaient mon rempart contre l'assaut des tanneries et des chameaux, du ragoût de pigeon des sables et de l'encens bon marché des salons de beauté.

Mais ça, c'était avant qu'une ampoule minuscule n'apparaisse sur la plante de pied de Père. Avant qu'une égratignure ne persiste à se rouvrir jour après jour, révélant une plaie de plus en plus large. Avant que la douleur l'empêche de porter son propre poids, et encore moins le mien.

Un vol d'hirondelles tourbillonne et plonge dans le ciel. Leurs pépiements interrompent mes ruminations. Elles s'apprêtent à se poser dans les meurtrières qui se découpent le long du mur d'enceinte de la cité. *Les seules fortifications de tout l'empire que nul n'a réussi à franchir durant les Guerres d'Ombre*, disait Père autrefois. Ainsi, les séismes ont aidé notre province à se préparer à une autre sorte de violence.

Aujourd'hui, le mur nous protège du soleil brûlant comme une forge qui descend vers l'horizon, revêtant le désert de métal fondu. Lorsque nous atteignons la quinzième porte, Barden se laisse glisser à terre. Un groupe d'enfants en haillons jaillit aussitôt de l'ombre pour nous encercler. Barden rit, ouvre son paquetage et leur distribue des figues. Voilà pourquoi son sac était si lourd. Il n'a pas besoin de lever le bras pour me presser le genou.

– On se voit aux épreuves ?

J'acquiesce.

– Hé, Rakel ? appelle-t-il par-dessus les voix excitées des gamins.

– Oui ?

– Que les étoiles te gardent.

Je me contente de hocher la tête : Barden sait que je n'ai jamais récité une prière de toute ma vie. Puis je poursuis mon chemin.

J'attache Lil près d'une fontaine, sur une petite place. Elle aurait été mieux dans un des camps de marchands à l'extérieur de la ville, mais il m'aurait fallu des zigs pour l'y laisser. Peu importe. Si ce quartier est assez riche pour avoir de l'eau courante dans un lieu public, nul ne se donnera la peine de voler une monture. D'autant que la plupart des gens préfèrent le cheval rôti sur un feu de bois que vivant. Et que, si quelqu'un osait toucher Lil, il y perdrait probablement la main.

En comprenant que je vais l'abandonner là, ma jument pousse un hennissement indigné.

– Quoi ? Tu détestes le marché de nuit, lui rappelé-je en caressant son flanc.

Mais elle refuse de me regarder.

Je fouille dans mes poches et en extirpe un foulard jaune de servante, dont j'enveloppe mes cheveux pleins de nœuds et de poussière. À l'intérieur de la ville, nul ne s'habille comme pour traverser le désert ; aussi, je roule les manches de ma robe et les relève jusqu'aux épaules à la façon des citadines. J'utilise mon médaillon comme miroir pour vérifier que mon visage est propre. Puis je tamponne un peu de son contenu sur mes tempes, derrière mes oreilles et à l'intérieur de mes poignets. De la cire d'abeille parfumée à la jacinthe et au muguet, avec un soupçon de clou de girofle. C'est trop fleuri et un peu écœurant, mais ça m'aidera à me fondre dans la masse autant que mes manches courtes et les couleurs ternes de ma robe.

Je gratte une dernière fois Lil derrière l'oreille, puis hisse prudemment ma sacoche sur mon épaule pour ne pas en abîmer le contenu. Ma bourse vide bien rangée tout au fond, je me mets en route.

Je longe d'abord de larges avenues bordées de palmiers. Les servantes en robe safran qui vaquent à leurs dernières

corvées du jour ne me prêtent aucune attention. Un tout petit chat m'observe du haut d'un mur ; une odeur de kakis mûrs s'élève depuis le jardin au-delà. Je marche d'un pas déterminé et tente de rester attentive sans avoir l'air sur le qui-vive. Je n'ai que trop conscience des lunes de travail que je transporte dans quelques précieux bocaux.

Au-dessus de ma tête, le ciel prend la couleur d'une ecchymose tandis que se dissipent les dernières volutes de fumée du temple. Bon débarras.

Plus j'approche du marché, plus les rues s'étrécissent. Les épices se mélangent entre elles tels de vieux amis, et des relents d'égout montent du sol. Respirant par la bouche, je me fraye un chemin parmi les marchands de poulets, les tables couvertes de petites montagnes de sumac et de constellations d'anis étoilé.

Puis la rue est de nouveau à ciel ouvert. Des étals de marchandises plus décoratives bordent la place, et des effluves de l'encens appelé sang de dragon flottent lourdement dans l'air. Je me remplis les poumons de cette odeur, le parfum officiel d'Aphoraï, exclusivement produit par la parfumerie de l'Éraz. Dans cette partie de la ville, il dénote davantage l'ambition que la noblesse. Mais dessous, je capte une puanteur terriblement familière.

Un homme est adossé à un mur voisin, près d'une petite charrette en bois. Je plisse les yeux dans la lumière faiblissante du crépuscule. Est-il à genoux ? Non. Il ne lui reste que des moignons de jambes, recouverts de bandages humides et crasseux. Il n'en a plus pour longtemps.

Les passants esquivent son regard implorant. Même les serviteurs gardent les yeux rivés aux pavés. Les marchands se couvrent le bas du visage avec des carrés de soie parfumés et font un large détour pour l'éviter. Dix pas plus loin, ils lâchent leurs mouchoirs, et des vendeurs ambulants se précipitent pour les ramasser avec de longues pincettes.

vous que je prendrais. Dida et Manu : chez moi, ça sent l'eucalyptus et la brume de montagne, les graines de tournesol et le chlore de piscine dans une voiture chauffée par le soleil.

Et Roscoe ? Un merci ne suffirait pas. Je t'aime.

L'autrice

P.M. Freestone est originaire de Melbourne, en Australie, et réside actuellement à Édimbourg. Elle a suivi les ateliers d'écriture de Clarion, à l'université de Californie, et remporté le prix du Nouvel Auteur attribué par le Scottish Book Trust. Elle est également diplômée d'archéologie, d'histoire religieuse et possède un doctorat en sociologie des maladies infectieuses. Vous pouvez en apprendre davantage sur son site internet :

www.pmfreestone.com

Suivez Peta sur Twitter (@PM_Freestone) et Instagram (@p.m.freestone)